



Marie BAUDET, « Captivantes entrées en matières au festival In Movement »,
La Libre, 6 mars 2020, <https://www.lalibre.be/culture/scenes/karine-ponties-in-movement-brigittines-5e626a18f20d5a31a429112d>

Captivantes entrées en matières au festival In Movement

ScènesCritique - Marie Baudet

Publié le vendredi 06 mars 2020 à 18h34 - Mis à jour le vendredi 06 mars 2020 à 18h35



Pour créer « Lichens », Karine Ponties s'est longuement nourrie du film d'animation « Le Conte des contes » de Yuri Norstein

Ondine Cloez, Karine Ponties, Luna Cenere. Trois artistes, trois femmes pour inaugurer, en une soirée composée aux Brigittines, l'édition 2020 du festival In Movement.

Le goût de Karine Ponties pour l'image animée n'est pas neuf. La chorégraphe est allée jusqu'à l'intégrer en direct (*Holeulone* ou *Brutalis*, en collaboration avec le plasticien et auteur de BD Thierry Van Hasselt).

“*Le dessin et l'animation ont une place à part entière dans mes créations; ces œuvres contiennent des secrets, des plis de l'extraordinaire et de l'extravagance*”, dit celle qui, avec sa compagnie Dame de Pic, a créé en vingt ans une quarantaine de pièces.

Code-source

Un film d'animation multiprimé, sur lequel elle a "trébuché" il y a une dizaine d'années, a servi d'amorce la longue réflexion conduisant à *Lichens*. Signé Youri Norstein, inspiré d'une berceuse traditionnelle russe, *Le Conte des contes* (1979) revisite l'histoire du XXe siècle comme en pénétrant les méandres de la mémoire. Un bestiaire où les animaux ne sont jamais aussi cruels – ni aussi vulnérables – que les humains, où s'entrechoquent la menace et l'innocence, les transparences et l'opacité, l'enfance et la guerre, le poétique et le politique.



Table de banquet ? catafalque ? Formes et matières évoluent dans "Lichens", comme en écho aux superpositions d'images du "Conte des contes". © Andrea Messana

Sans vouloir reproduire cet opus d'exception, Karine Ponties en a fait le code source de sa nouvelle pièce. Elle pour qui "*la matière a ses propres secrets*" en joue avec ses six magnifiques interprètes, créateurs d'images autant que de gestes dans un univers scandé par l'engloutissement et le surgissement, l'enfermement et la suspension.

Terre à terre ou chimères, des créatures surgissent, reviennent ou disparaissent à jamais dans cet espace scénique structuré par une série de boîtes et un mât, offrant malgré ses arêtes un champ cyclique, ludique, aux caprices du souvenir.

Conçu avec la complicité de Guillaume Toussaint Fromentin (dramaturgie, lumières) de David Monceau (son), de Gaëlle Marras (costumes), *Lichens* défie les modes pour révéler un monde – le nôtre, ou presque – à réinventer sans cesse, avec ses illusions, ses dérisions, ses rudesses.

Absences, présences



Dans "Vacances Vacance", Ondine Cloez salue ces moments où, bien que présent, on n'est pas vraiment là.
© Florent Garnier

En ouverture de soirée, Ondine Cloez sonde dans *Vacances Vacance* le corps et la pensée. Cocasse et plus radicale qu'il n'y paraît, sa performance évoque l'hypnose, les expériences de mort imminente, Démosthène, Nadia Comaneci, le peyotl et autres exemples à l'appui de son propos : une paradoxale, déroutante et réjouissante quête de l'absence. Qui interroge en filigrane la position du spectateur, lui qui aurait pu être ailleurs mais qui, dans l'ici et maintenant du spectacle, se fabrique des souvenirs.

Luna Cenere quant à elle joue, ô combien, sur la présence mais aussi la transfiguration. Son solo *Kokoro* fait de l'architecture du corps une matière picturale captivante, en état d'hybridation permanente.



Le solo de la danseuse napolitaine Luna Cenere s'intitule "Kokoro", mot japonais pouvant se traduire par "moi intérieur" en ce qu'il englobe les mots "esprit" et "coeur". © Andrea Macchia

- ***Bruxelles, Brigittines, jusqu'au 7 mars (“Vacances Vacance” à 19h, “Lichens” à 20h30, “Kokoro” à 22h).***
- ***Festival In Movement, jusqu'au 21 mars. Infos, programme complet, rés. : 02.213.86.10, www.brigittines.be***

Jean-Marie WYNANTS, « Lichens Dans la magie du monde flottant de Karine Ponties »,
Le Soir, 6 mars 2020, <https://plus.lesoir.be/285183/article/2020-03-06/lichens-dans-la-magie-du-monde-flottant-de-karine-ponties>

Lichens****

Dans la magie du monde flottant de Karine Ponties

Karine Ponties a gagné son pari : livrer sur scène sa vision de l'univers poétique, onirique du « Conte des Contes », film d'animation russe de Youri Norstein mélangeant d'innombrables souvenirs dans lesquels tout se transforme sans cesse.



Autour, sur et sous une table qui vit sa propre vie, des corps surgissent, disparaissent, s'écoulent dans l'espace...
- Andrea Messana

Surgie des tréfonds de nos souvenirs, de notre conscience, de nos rêves, la nouvelle création de Karine Ponties est une pure merveille où le spectateur, petit ou grand, est entraîné dans un monde magique, flottant, où tout semble possible.

Dans le noir total où la salle est plongée, le regard perçoit vaguement quelques mouvements : quelque chose s'agite lentement. Des membres peut-être, bras et jambes. Mais leur manière d'onduler dans l'espace évoque le mouvement des algues dans le courant jusqu'à ce qu'une tête à l'expression ahurie surgisse à son tour pour disparaître aussitôt.

Au même moment, de l'autre côté du plateau, un homme-grenouille aux palmes géantes, glisse lentement le long d'un mât chinois. Cette simple technique circassienne devient, par la grâce de la lumière, de la bande-son, du costume inattendu, la lente progression d'un plongeur vers les abysses.

Le spectacle vient à peine de commencer et l'on sait déjà que Karine Ponties a gagné son pari : livrer sur scène sa vision de l'univers poétique, onirique du *Conte des Contes*, film d'animation russe de Youri Norstein mélangeant d'innombrables souvenirs dans lesquels tout se transforme sans cesse.

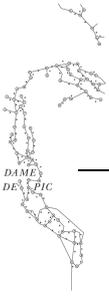
Des corps insaisissables

Des têtes sans corps sortent d'une table qui vit sa propre vie, des personnages en costumes se croisent, disparaissent, se changent, s'écoulent littéralement dans l'espace. Celui-ci se transforme également laissant apparaître plusieurs podiums usés comme ceux d'un vieux cirque ou d'une salle de bal oubliée.

Les sons du début deviennent musique. Sorte de lente fanfare où surgissent des éléments de valse, de tango. Un petit bal s'ébauche. Des couples se forment, des corps s'agitent, incontrôlables... Une femme sort d'un cadre pour un solo magistral sur le plateau central...

Les images se succèdent, s'évanouissant aussitôt comme dans un rêve : chacun passe à son tour dans une cabine de douche sortie de nulle part, une sorte de chaperon rouge traverse le plateau et offre un ballon blanc à un Minotaure en peluche qui ne sait trop qu'en faire...

D'un bout à l'autre du spectacle, on est captivé, surpris, charmé, bouche bée devant tant d'inventions, de poésie, d'humour, de magie. Et par l'incroyable virtuosité physique d'Ares D'Angelo, Eric Domeneghetty, Vera Gorbacheva, Liesbeth Kiebooms, Nilda Martinez et Jaro Vinarsky magistralement dirigés par une Karine Ponties qui, après *Every direction is North*, confirme une fois encore qu'elle est bien l'une de nos plus passionnantes créatrices chorégraphiques.



Charles A. CATHERINE, « Lichens, de Karine Ponties », Ball Room Revue,
7 mars 2020, <http://ballroom-revue.net/chroniques/2020/03/lichens-de-karine-ponties/>

Lichens, de Karine Ponties



Ponts synaptiques.

Lorsque l'on commence à raconter son histoire, le plus difficile est de choisir le premier fil à tirer. Puis viennent les petits détails, les histoires annexes, les parallèles et les contradictions, les histoires qui appartiennent aux autres, les détails d'importance et parfois la grande Histoire. Et l'on tisse des liens, on brode, faisant des nœuds, des fioritures et des raccourcis, et tout semble mêlé alors qu'au commencement, tout était bien distinct. Le lichen fait un peu ça – il réunit au moins deux organismes différents, qui s'embrassent dans une construction biologique commune. C'est aussi l'idée du [Conte des contes](#), court-métrage de Yuri Norstein (1979) – dans lequel les destinées individuelles s'entrecroisent, s'éclairent les unes les autres, créent ensemble un paysage mental unique, comme un puzzle où les pièces semblent correspondre, sans que l'on parvienne à les disposer dans un ordre précis.

Lichens, c'est justement le titre de la pièce de la plus belge des Françaises, Karine Ponties, présentée aux Briggittines, à Bruxelles. 6 danseurs, un décor fait d'estrades modulables (qui rappellent la prestidigitation, ou des pièces ludiques comme le [Scala](#) de Yoann Bourgeois), un mât chinois, des marches, un cube ouvert... un espace découpé mais connecté, comme les histoires qu'il accueille. Il suffit d'une impulsion pour apparaître, d'un saut pour passer d'un plateau à l'autre, d'une chute pour disparaître... comme par magie. On y croise un plongeur qui descend de l'arbre, un festin de gala, les hommes dans les bains-douches, l'amour au coin d'une rue, l'absurde des rêves, l'enfance, la solitude, un bal populaire, une version de l'origine du monde, une folie douce, un type perdu dans l'espace-temps, des funérailles... Une certaine mélancolie en émane, soulignée par quelques airs d'antan, dont le tango *To ostatnia niedziela* de Jerzy Petersbursky (que l'on entend justement dans *Le conte des contes*), mais aussi par le costume, fait de classiques de la mode des années 1950 – bretelles, bérêt, jupe, costume... – sans s'empêcher des frivolités qui apparaissent, par leur décalage, oniriques, à l'instar du bison du film de Norstein. **Une mise en scène particulièrement théâtrale sans narration objective, qui rappelle le travail de Wim Vandekeybus ou de Pina Bausch : un délice pour le spectateur.**



Ce qui connecte entre elles les saynètes, théâtrales et dansées, est multiple : les espaces traversés, l'ambiance sonore et lumineuse qui les entoure tout en les individualisant, mais aussi, et surtout, le geste. **Karine Ponties réussit avec maestria à glisser son écriture chorégraphique** – nette, coupante, parfois très graphique, sans tensions apparentes – **tout en sublimant les qualités techniques et d'interprétation de ses danseurs**, qui frappent par leur retenue, l'expression absente, sans manquer pour autant de remplir l'espace. Chacun habite son geste avec profondeur, tout semble authentique, réaliste – jusque dans l'onirisme ou le symbolique. **Jaro Vinarsky** désarmé mais vif, en simple slip blanc, le sourcil perruqué, **Vera Gorbacheva**, délicate indifférente dans sa robe crème, ou **Ares d'Angelo**, entre exaltation et désespoir en costume sur son mât, en sont de parfaits exemples.

En une heure, *Lichens* prend le temps de dérouler ses histoires, de perdre le spectateur dans ses méandres tout en suscitant chez lui le plaisir, déconnecté de la narration, du confort face à ces personnages désormais proches bien qu'inconnus, tendres et tragiques, irréels et pourtant réalistes ; puis de les laisser tourner, une fois les lumières éteintes, dans nos souvenirs, pour nous faire composer et recomposer notre propre trame narrative, tous dressés que nous sommes à mettre de la logique là où il n'y en a parfois pas, comme lorsque l'on tente de raconter notre histoire, faites de moments qui ne vont pas tous ensemble, au fond. Notre conte de nos contes, notre... lichen.

Vu aux Brigittines, a playhouse for movement (Bruxelles).

En tournée :

- du 05 au 07 mars aux Brigittines – Bruxelles
- le 10 mars à la Scène Nationale de l'Essonne Agora-Desnos – Évry-Courcouronnes
- les 12 et 13 mars au Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine

Photos © Andrea Messina



Christian JADE, « *In Movement* aux Brigittines. Trois univers féminins interrogent le corps, l'esprit, la réalité, le rêve », RTBF, 7 mars 2020, https://www.rtbf.be/culture/scene/detail_in-movement-aux-brigittines-trois-univers-feminins-interrogent-le-corps-l-esprit-la-realite-le-reve?id=10450390&utm_source=rtbfculture&utm_campaign=social_share&utm_medium=fb_share&fbclid=IwAR3WLm4Vv-hUjysrXwloCamhvezQtRXPtDqvTP6t2z9aSh05sd7YJrqjOyU

"In Movement" aux Brigittines. Trois univers féminins interrogent le corps, l'esprit, la réalité, le rêve***



"Lichens" de Karine Ponties - © Andrea Messana

Depuis toujours, Patrick Bonté organise ses programmations à partir de son univers intérieur réfracté sur les spectacles de théâtre/danse qu'il donne à voir. La première soirée composée (sur les trois semaines du Festival "In Movement") propose trois réflexions féminines très concrètes sur le corps, sa représentation, ses pouvoirs narratifs et réflexifs. En ouverture, Ondine Cloez s'amuse à interroger un corps dont l'esprit serait "vacant". En conclusion, Luna Cenere expose son corps, pris entre désir, esprit et cœur. Au centre, Karine Ponties s'inspire, comme souvent, d'un film d'animation pour projeter ses rêves dans la réalité.

"Lichens" de Karine Ponties : la puissance du chaos.

Ce n'est pas la première fois que Karine Ponties s'inspire d'un film d'animation pour donner à ses chorégraphies une assise et un répondant visuel. Dans "Holeulone", (meilleure création danse 2007 des Prix de la Critique), elle s'appuyait sur une animation de Thierry Van Hasselt, artiste visuel et bédéiste pour renouveler nos perceptions, questionner la réalité et l'imaginaire et plonger des corps bien vivants dans ces graphiques songeurs. Dans "Humus Vertebra", trois danseurs clowns et acrobates jouaient comme des enfants, avec en toile de fond, un petit film fantastique de Stefano Ricci nous plongeant dans un monde étrange. Les deux œuvres graphiques étaient des commandes, présentes dans la chorégraphie.

Dans "**Lichens**", l'œuvre graphique revendiquée est absente, une simple mais forte source d'inspiration. "Le Conte des Contes" de Youri Norstein - un court métrage multiprimé à sa création en 1979 - a marqué l'imaginaire de Karine Ponties qui s'en revendique. On peut voir ce film sur YouTube et comparer avec "Lichens". On y voit un enfant rêver sa vie, la reconstruire, assister à la destruction de sa maison natale en compagnie d'un jeune loup bienveillant et d'un taureau (Minotaure ?) qui fait sauter à la corde une petite fille. Avec, enveloppe active, la nature russe, une toundra neigeuse, paysage irrésistible. D'une berceuse enfantine à diverses musiques classiques, et un tango, la bande son est capitale, comme dans "Lichens".

De ce récit, Karine Ponties retient une structure narrative : "*Dans le cinéma d'animation, dit-elle, comme dans la recherche de la chorégraphie, l'émotion poétique naît des oppositions de réalités suscitées par le montage ou les métamorphoses*".

Et de fait, de la trame originale elle n'emprunte comme "personnages" que le Taureau et la petite fille, le seul personnage "coloré" d'un beau rouge dont la veste, suspendue à un mât sert de fil conducteur au final. Pour le reste, elle joue surtout l'histoire d'un groupe de 6 danseurs, d'abord enfouis sous une table, recouverte d'une nappe d'où ils surgissent, une tête par-ci, des jambes et bras par-là, étranges apparitions, multiples et mystérieuses métamorphoses. Et où ils se regrouperont, au final comme autant de points d'interrogation sans réponse. Entre-temps, ils se dispersent sur de multiples espaces pour des scènes de bal ou d'affrontement, de virtuosité chorégraphique ou de tendresse. Avec, dans une petite lucarne au ras du sol, les apartés avec le taureau et ses étreintes esquissées. Le dynamisme rêveur de l'ensemble fonctionne si le spectateur consent à s'abandonner à l'imaginaire dynamique déployé puisque ce conte n'a pas de fil narratif classique mais une série d'impressions fugitives, très flottantes. La virtuosité des danseurs finit par emporter l'adhésion totale puisqu'ils vivent chaque situation avec une énergie concentrée ou une souplesse rêveuse. A la lisière du rêve, on retrouve donc l'univers généreux, anxieux, captivant de Karine Ponties.

Les corps d'Ondine Cloez et Luna Cecere

"*Vacances, vacance*" d'Ondine Cloez s'amuse avec grâce des rapports compliqués entre le corps de la danseuse et sa volonté, dans un esprit de vacances, de détente où l'attention se relâche. Un exercice d'analyse humoristique qui désacralise la danseuse et la chorégraphie, joue sur la maladresse et l'inattention avec un sens de la relativité qui peut être vécue comme une autre performance : l'envers du décor, l'anti-romantisme de l'Imaginaire/Roi.

Dans "*Kokoro*", Luna Cenere nous livre une autre provocation : quid de notre perception d'un corps nu ? Soit la fameuse "Naissance du Monde" de Courber mais abordée à l'envers... du corps, l'arrière, pas l'avant. Soit un postérieur impressionnant, savamment éclairé, surmontant une paire de bras qui semble poser ce corps à l'envers. La musculature impressionnante des jambes en quasi gros plan fait aussi hésiter sur la nature du sexe : homme, femme ? L'exposition du dos et de la chevelure nous fait entrer dans un univers baudelairien plus classique du désir et de ses troubles. Est-ce que je vois bien ce que je vois ? Et j'en fais quoi ?

A chaque fois plus de questions que de réponses. Les spectacles programmés par Patrick Bonté aiment provoquer notre réflexion, cultiver nos ambiguïtés et booster notre imaginaire. A chacun de ces univers féminins son lot de mystères.

"In movement" aux Brigittines jusqu'au 21 mars

"Lichens" de Karine Ponties

"Vacances, vacance" d'Ondine Cloez

"Kokoro" de Luna Cenere



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore, « Karine Ponties, magicienne d'images et des corps », Blog L'Oeil d'Olivier, 8 mars 2020, http://www.loeildolivier.fr/karine-ponties-magicienne-dimages-et-des-corps/?fbclid=IwAR1Sfm-tcxSAExJic14faODJ0JwCJWqK8ep_NGDIFDqQwvCfe15V-VI6Uqk

L'OEIL D'OLIVIER

Chroniques artistiques & Rencontres culturelles



Karine Ponties, magicienne d'images et des corps

Publié le 8 mars 2020

Au Festival les Brigittines à Bruxelles, avant d'investir le Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, Karine Ponties présente sa dernière création *Lichens*, une pièce inspirée d'un film d'animation. Curieuse, passionnée, la chorégraphe castraise, à la tête de la compagnie La Dame de Pic, revient sur son histoire, son attrait pour la danse et l'art vivant.

Comment la danse est-elle entrée dans votre vie ?

Karine Ponties : J'ai commencé la danse vers 8 ans, on habitait alors en Espagne. Je faisais déjà de la musique mais j'étais une enfant hyperactive. J'avais besoin de me dépenser. Un jour, j'ai demandé à ma mère comment on pouvait canaliser ce trop-plein d'énergie. Elle m'a alors inscrite à des cours de danse à l'école **Juan Tena** et **Ramon Soler**, ce qui était avant tout un défouloir. Jusqu'au jour où, je ne sais pour quelle raison, je me suis disciplinée et j'ai commencé à prendre cette activité très au sérieux. Très vite, j'ai décidé que c'était ce que je voulais faire plus tard. J'étais très déterminée. À 15 ans, j'ai été engagée pour l'opéra rock *Evita* à Barcelone. Etant la plus jeune, mon père a dû signer un accord parental devant le juge. À partir de ce moment-là, j'ai fait un pacte avec lui : si je réussissais mes études, je pourrais continuer à danser. J'ai joué 200 représentations – au rythme de 2 par jour – puis le projet est parti en tournée en Amérique Latine. Malheureusement, j'étais encore mineure et mes parents n'ont pas voulu que j'y participe pour que je puisse poursuivre mes études.

Quel est en quelques mots votre parcours ?



Karine Ponties : En 1985, j'ai intégré Mudra, l'école de **Maurice Béjart** à Bruxelles, pour devenir danseuse-interprète. Puis j'ai travaillé avec plusieurs chorégraphes, notamment **Frédéric Flamand**, **Michèle Noiret**, **Nicole Mossoux** / **Patrick Bonté** et **Pierre Droulers**, avant de fonder ma propre compagnie en 1995. En 1996, j'ai présenté ma première pièce *Planta Baja* au Théâtre Public. Aujourd'hui, j'ai créé une quarantaine de pièces, dont certaines ont été primées.

Quelles sont vos sources d'inspirations ?

Karine Ponties : elles sont multiples, proviennent de la peinture, du cinéma, de la littérature, de la photographie, et surtout de l'animation, rarement de la danse. Le dessin et l'animation ont une place à part entière dans mes créations. Depuis toujours, **Jan Svankmajer**, **Stasys Eidrigevicius**, **Youri Norstein**, **Alexandre Petrov**, **Gianluigi Toccafondo**, **Albin Brunovsky**, **Vladimir Kokolia**, **Stefano Ricci**, **Thierry Van Hasselt**, **Stefan Zsautsis**, sont des puits sans fond pour ma recherche et souvent des points de départ. Le dessin m'ouvre à des univers très singuliers, il me fascine en cela qu'il est une pensée en mouvement. C'est une histoire de regard. Il est souvent un moyen d'expression commun à de nombreux créateurs et c'est même un certain langage universel présent dans toutes les cultures. Sa plus grande force c'est la fragilité du trait, qui pousse à l'imaginaire, et son caractère intime nous permet de plonger dedans. Ces œuvres contiennent des secrets, des plis de l'extraordinaire et de l'extravagance dans lesquels on peut se « lover » ou s'attarder. Elles semblent légères, mais appellent l'œil, le regard. Les dessins regorgent de matières très vivantes qui perturbent et enrichissent mon propre univers et ma démarche de création. Le film d'animation représente pour moi la magie du mouvement. Il me semble très similaire au travail chorégraphique. Dans le cinéma d'animation, comme dans toute ma recherche chorégraphique, la réalité poétique naît des oppositions de réalités créées par le montage ou les métamorphoses.

Comment est né *Lichens* ?



Karine Ponties : J'ouvre le travail de création de *Lichens* à partir du film le Conte des Contes de **Iouri Norstein** sur lequel j'ai « trébuché » il y a une dizaine d'années. Je l'ai vu, revu et montré maintes fois, c'est un bijou d'animation qui me touche profondément. Rigueur et pudeur, tendresse infinie et dénonciation de la folie des hommes, font des dessins animés de cet artiste russe, une parabole morale, imbibée de compassion. Ce film est une superposition de mythes, d'éléments poétiques et de rythmes sonores, des plans où tout est vivant, où le regard a le temps de se promener, de se forger, d'être lui-même. Il absorbe en lui-même le tendre et le tragique, la poésie et la douleur, entrelaçant notre passé avec le présent en une fantastique synchronisation. C'est un film sur la mémoire d'une génération dont l'enfance a coïncidé avec la guerre et dont la conscience présente est marquée par toute la qualité polyphonique de l'Histoire. Ce n'est pas seulement un simple film sur la mémoire, mais c'est un film construit comme la mémoire elle-même, comme la texture structurelle de notre conscience. Son travail obsédant, méticuleux sur les atmosphères, les réminiscences fait une suite de tableaux qui deviennent

goutte à goutte des histoires d'humanité. Le film parvient à nous faire éprouver, au-delà de tout élément factuel, uniquement notre magnifique fragilité d'être vivant. *Le Conte des contes* fonctionne en tant que sensations révélées. Ce film me touche aussi parce que, dans le travail de **Norstein**, le niveau de l'art ne dépend pas de l'échelle de l'évènement qui est représenté. Et lorsqu'il évoque des sujets graves comme la guerre, c'est par des détours percutants.

Comment l'écriture est-elle venue ?

Karine Ponties : Cela surgit par flaqes, par flashes dans l'écriture, sans cesse menacée d'extinction. Une esthétique faite d'une multiplicité de singularités, d'une pluralité d'exceptions qui nous propose, à partir d'entrées discrètes, de nous rendre sensible au nomade, au vagabond, au flou, à l'impur, au mélangé au bigarré. Ces mêmes entrées permettent d'aborder la question de « l'anti-récit » en proposant de substituer à la narration linéaire des associations étranges et des logiques « fantastiques » ou en invitant à ouvrir « les trappes intérieures » À voyager dans l'épaisseur des choses.

Pourquoi ce titre Lichens ?

Karine Ponties : A priori cela n'a rien à voir, et pourtant... Quand on interroge *Le Conte des Contes*, on trouve un rapport au temps, à la temporalité. Le temps induit par évènements et sensations. Une liaison entre présent, passé et futur. On y trouve des saisons mais aussi un temps figé. Le lichen, organisme vivant, est formé grâce à l'association de deux symbiotes : une algue unicellulaire et un champignon qui complètent mutuellement leur alimentation. Ils forment une symbiose : au sens strict, il s'agit d'une relation très étroite entre deux partenaires qui restent en contact physique étroit et quasi permanent, sans préjuger du tout de la nature de leur relation. Le lichen est une inscription dans le temps. C'est aussi une texture, empreinte de deux extrêmes : la douceur et la rugosité. Le lichen qui fait sens est celui qui s'incruste dans la pierre, inatteignable. Les lichens sont des avertisseurs naturels. Ils sont résistants, résilients, s'accrochent pour survivre et vivent en symbiose.

Comment travaillez-vous avec vos interprètes ?



Karine Ponties : Je travaille de manière exhaustive, sur base d'improvisations dirigées en gardant une trace systématique sur support vidéo, en supplément des notes de travail. Cette collecte rassemble pour chaque spectacle entre 50 et 80 heures de matériel utilisable, que je visionne plusieurs fois et sélectionne soigneusement ce qui fera les fondations de la pièce. Cette recherche nécessite du temps et un dialogue entre tous ceux qui acceptent de s'y investir. C'est une manière très brute de créer par le labeur. La matière à ciseler est souvent en opposition, en contradiction. Mon but est donc de débusquer chez les opposés des liens possibles. Comme un chercheur, un alchimiste qui trouve l'accord d'un infime mélange de substances instables. Il faut ensuite que les interprètes réapprennent ce qui est sorti de ces improvisations dirigées, très longues, et, dans lesquelles ,arrive le moment où le corps lâche prise, ce moment de grâce.

Et avec les autres membres de la compagnie ?

Karine Ponties : Le travail de création est pour moi un travail de partage, de collaboration. Sur le plateau, c'est un assemblage, un enchâssement, une combinaison de compétences qui créent la singularité. Créer ensemble, c'est raffiner un matériau brut, profiter du fait d'être ensemble pour aiguiser la matière, avoir plusieurs angles de vue sur une chose, et échanger nos similitudes bien sûr, mais surtout mettre à profit nos différences. Le rapport entre mouvement, son, lumière, scénographie sont encore trop souvent pyramidaux. C'est l'inverse que nous cherchons. Les dimensions lumineuses et sonores occupent une place aussi fondamentale sur scène que celle des corps. C'est pour cela que j'ai besoin de la convoquer dès le début de la création. **Guillaume Toussaint Fromentin**, qui m'accompagne dans la création à la dramaturgie et aux lumières, assiste et nourrit les improvisations. Il suit le processus d'écriture de la chorégraphie et quand il construit la lumière je réagis aussi à

ses propositions. C'est un aller-retour constant entre nous deux, assez organique et intuitif. Il en va de même avec **David Monceau** qui compose la musique. Cela fait maintenant plus de 10 ans que je partage les moments de création avec eux deux, et **Eric Domeneghetty** (interprète, conscience globale au plateau). Avec *Lichens*, une nouvelle rencontre s'est faite avec **Gaëlle Marras** qui a réalisé les costumes. Nous avons en commun une fascination pour le corps humain autant par la manière dont il est constitué que par sa manière de transcender cette constitution. Le corps est comme un nuage, toujours en transformation, une source d'inspiration infinie. Nous cherchons à y reconnaître des formes, des émotions et les faire apparaître, les désigner au spectateur.

Avez-vous d'autres projets ?

Karine Ponties : en tout premier lieu, faire vivre les spectacles déjà créés comme *Same Same, Every Direction Is North* ou *Fovea* qui sont en tournée au moins jusqu'à la fin 2020. Je mène également un enseignement en mouvement scénique avec les élèves de première année, section théâtre, de l'École supérieure artistique de Mons (Belgique) et dirige quelques projets « Corps » avec les élèves de Master. Enfin, avec **Pauline D'Ollone**, une jeune comédienne et metteuse en scène, nous allons créer *Phèdre*, projet de théâtre et danse. Formée à l'INSAS, elle fait appel dans son théâtre à une grande physicalité, un sens aigu du rythme et de la musique. C'est ce qui m'a plu du coup nous avons décidé de coproduire ce spectacle avec la compagnie.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Lichens de Karine Ponties

Les Brigittines ***le 5 mars 2020***

Théâtre Jean Vilar
1, place Jean-Vilar
94400 Vitry-sur-Seine
Le 13 mars 2020

Durée 50 min

Chorégraphie de Karine Ponties
Avec Ares D'Angelo, Eric Domeneghetty, Vera Gorbacheva, Liesbeth Kiebooms, Nilda Martinez, Jaro Vinarsky
Collaborateur artistique et créateur lumières Guillaume Toussaint Fromentin
Collaborateur artistique et régisseur plateau Quentin Simon
Musique originale de David Monceau
Scénographie de Valérie Perin
Costumes de Gaëlle Marras

Crédit photos © Andrea Messana et crédit portrait © Andrey Stepanov

Nicolas VILLODRE, « *Lichens* de Karine Ponties », Danser Canal Historique, 10 mars 2020,

<https://dansercanalthistorique.fr/?q=content/lichens-de-karine-ponties>



« *Lichens* » de Karine Ponties

Avant de se produire au Théâtre Jean Vilar de Vitry et de tourner en France, la chorégraphe Karine Ponties a présenté aux Brigittines de Bruxelles sa nouvelle création intitulée *Lichens*.

En soixante minutes, l'ancienne élève de Béjart nous a offert un spectacle fusionnant danse, pantomime, et art circassien. Elle nous a prouvé qu'elle avait, comme le chorégraphe marseillais, le sens théâtral et le goût du 7^e Art. Ses interprètes, Ares D'Angelo, Eric Domeneghetty, Vera Gorbacheva, Liesbeth Kiebooms, Nilda Martinez et Jaro Vinarsky, proviennent quant à eux de disciplines et de milieux différents. Le cinéma, qui représente pour l'auteure « la magie du mouvement » partage son étymologie avec la chorégraphie – notation du geste. La pièce s'inspire du *Conte des contes*, un film d'animation fantastique réalisé en 1979 par le Russe Iouri Norstein. Les personnages incarnés par les danseurs dévoilent au début une toute petite partie de leur corps et interviennent sans cesse par la suite à tour de rôle, en solitaire, en duo et, plus rarement en groupe, ce qui ne veut pas dire ensemble ou à l'unisson mais sur deux ou trois plans, utilisant au maximum la profondeur de champ du plateau, comme au cinéma.



"Lichens" - Karine Ponties © Andrea Messina

Ce conte sans paroles a pour acteurs d'étranges créatures et, pour décor, une atmosphère embrumée, surréelle, pas moins énigmatique, qu'accentue le clair-obscur dominant mais aussi une lampe à incandescence ne cessant de glisser sur le câble où elle est accrochée et des velléités d'éclairage ponctuel résultant du parti pris dramaturgique de Guillaume Toussaint Fromentin. La composition électro-acoustique de David Monceau rythme le déroulé et anime la fin du spectacle avec deux tangos traditionnels chantés en langue russe. Le cartoon de Norstein déteint sur la chorégraphie même de *Lichens*. L'abstraction gestuelle vire vite à la loufoquerie intégrale. Une folie douce s'empare des interprètes qui, par endroits, participe de la transe, pour ne pas dire de la chorée.

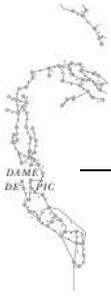
Certaines trouvailles sont, littéralement, surréalistes. Par exemple, à l'amorce de la pièce, se dresse devant nous une table pour banquet recouverte de drapés d'où émergent des bouts de corps – une tête, un bras, une jambe : métonymie de l'anatomie. L'entrée en scène, depuis les cintres, d'un homme-grenouille, gêné dans sa locomotion une fois sur terre par ses gigantesques palmes, fait penser à certaines *decoufleries* démarquées de Méliès. La barre de pompier ou mât chinois auquel est fixé un homme pédalant dérisoirement dans le vide justifie l'emplette de cet agrès. De même, l'usage récurrent du fond noir et du fondu lumineux au noir permet à tout instant de faire apparaître et disparaître les danseurs sans perte de temps.



"Lichens" - Karine Ponties © Andrea Messana

Quoique contemporaine, la danse de Karine Ponties donne le sentiment d'être intemporelle ou a-temporelle – « hors du temps », dit la chorégraphe, « anti-fashion », surenchérit la coproductrice Nathalie Huerta. La condition humaine, illustrée par les nombreuses facettes, mines et défroques d'interprètes se donnant sans compter, aguerris à l'acrobatie, au contorsionnisme, à la prestidigitation, au théâtre de rue et, naturellement, à la danse, nous tire rires et sourires, par son absurdité même. On retrouve la dimension poétique surréaliste avec la métaphore du minotaure, figuré ici par une grosse peluche cornue, tout ce qu'il y a d'innoffensive.

Nicolas Villodre



Didier BECLARD, « Des corps virtuoses », Demandez le programme,

11 mars 2020, <http://www.demandezleprogramme.be/Des-corps-virtuoses>

Des corps virtuoses

Le Festival In Movement a débuté sa 5e édition sur les chapeaux de roues avec trois pièces de femmes, trois pièces brillantes, chacune dans son genre, son imaginaire ou son esthétique. On a beau savoir que l'on sera surpris et séduit, le plaisir n'en est pas moins intacte.

Pour la cinquième édition du Festival In Movement, les Brigittines proposent neuf soirées, étalées sur trois (fin de) semaines, composées de trois spectacles chacune. Le festival vise à montrer et confronter les œuvres d'artistes venus de tous les horizons, de toutes générations, mais dont le point commun est de travailler à Bruxelles.

Les œuvres témoignent en outre de l'engagement de leurs auteurs et interprètes dans le contexte d'une époque pour le moins trouble source de grandes inquiétudes. Ils interrogent et traversent les tensions de la société contemporaine en portant un regard décalé sur notre façon d'être, en dévoilant comme un miroir les comportements, les démarches, les corps en mouvement...



En ouverture de soirée, Ondine Cloez présente « Vacances Vacances » où elle explore l'absence, cette place habituelle qui est vide pendant les vacances. Dans une réflexion audacieuse, amusante et plus radicale qu'il n'y paraît, elle envisage de quitter son corps, d'aller en vacances en restant ici. Évoquant notamment les expériences proches de la mort (near death experience, traduit en français par décorporation), elle emmène le public vers cet état où une personne est atteinte par quelque chose qui la dépasse, la grâce.



Avec « Lichens », Karine Ponties plonge pour sa part dans l'univers du film d'animation « Le Conte des contes » réalisé en 1979 par Youri Norstein. Inspiré d'une berceuse traditionnelle russe, le film plonge dans les méandres de la mémoire du XXe siècle, présentant un homme distrait, privé d'imaginaire, noyé dans les images. Des personnages émergent d'un catafalque, d'autres y plongent, avec masque et palmes. Autour d'un mât et d'une lampe tempête, ils apparaissent, disparaissent, dans différentes boîtes, ouvertes ou closes, entraînés dans un mouvement cyclique perpétuel.



« Kokoro » (moi intérieur en japonais) de et avec Luna Cenere impose le corps dans toute sa présence et sa physicalité. Le corps est montré dans des positions, sous des angles, qui lui confèrent des airs d'une étrange statue que l'imagination rapproche des statues hindoues. Picturalisé, transfiguré, le corps se ramasse au sol, parcouru par des mains comme des araignées qui le saisissent et l'emportent, avant qu'il ne se redresse et se déploie dans une majesté éblouissante.

Didier Béclard

Festival In Movement jusqu'au 21 mars aux Brigittines à Bruxelles, 02/213.86.10, brigittines.be.

Revue de presse LICHENS



« Un film d’animation multiprimé, sur lequel Karine Ponties a “trébuché” il y a une dizaine d’années, a servi d’amorce la longue réflexion conduisant à Lichens. Signé Youri Norstein, inspiré d’une berceuse traditionnelle russe, *Le Conte des contes* (1979) revisite l’histoire du XXe siècle comme en pénétrant les méandres de la mémoire. (...) Sans vouloir reproduire cet opus d’exception, Karine Ponties en a fait le code source de sa nouvelle pièce. Elle pour qui “la matière a ses propres secrets” en joue avec ses six magnifiques interprètes. (...) *Lichens* défie les modes pour révéler un monde – le nôtre, ou presque – à réinventer sans cesse, avec ses illusions, ses dérisions, ses rudesses. »

Marie Baudet, La Libre

« D’un bout à l’autre du spectacle, on est captivé, surpris, charmé, bouche bée devant tant d’inventions, de poésie, d’humour, de magie. Et par l’incroyable virtuosité physique d’Ares D’Angelo, Eric Domeneghetty, Vera Gorbacheva, Liesbeth Kiebooms, Nilda Martinez et Jaro Vinarsky magistralement dirigés par une Karine Ponties qui confirme une fois encore qu’elle est bien l’une de nos plus passionnantes créatrices chorégraphiques. »

Jean-Marie Wynans, Le Soir

« En une heure, Lichens prend le temps de dérouler ses histoires, de perdre le spectateur dans ses méandres tout en suscitant chez lui le plaisir, déconnecté de la narration, du confort face à ces personnages désormais proches bien qu’inconnus, tendres et tragiques, irréels et pourtant réalistes ; puis de les laisser tourner, une fois les lumières éteintes, dans nos souvenirs, pour nous faire composer et recomposer notre propre trame narrative, tous dressés que nous sommes à mettre de la logique là où il n’y en a parfois pas, comme lorsque l’on tente de raconter notre histoire, faites de moments qui ne vont pas tous ensemble, au fond. »

Charles A. Catherine, Ball Room Revue

« Les personnages incarnés par les danseurs interviennent sur deux ou trois plans, utilisant au maximum la profondeur de champ du plateau, comme au cinéma. (...) Quoique contemporaine, la danse de Karine Ponties donne le sentiment d’être intemporelle ou a-temporelle – « hors du temps », dit la chorégraphe, « anti-fashion », surenchérit la coproductrice Nathalie Huerta. La condition humaine, illustrée par les nombreuses facettes, mines et défroques d’interprètes se donnant sans compter, nous tire rires et sourires, par son absurdité même. »

Nicolas Villodre, Danser Canal Historique

« A la lisière du rêve, on retrouve l’univers généreux, anxieux, captivant de Karine Ponties. »

Christian Jade, RTBF